

Il était pâle, agité, et paraissait en proie à une profonde émotion.

Son aspect présageait un malheur.

Marguerite de Beaulieu sentit son sang se glacer dans ses veines ! Madame de Souvré eut un terrible pressentiment.

L'étonnement et l'effroi se lisaient sur tous les visages.

—Qu'y a-t-il, Germain ? demanda au laquais Mme d'Hervart, qui s'était dressée en proie à une vive surprise.

—Madame la comtesse voudra bien m'excuser de me présenter ainsi, sans être appelé. Mais j'ai à lui annoncer une nouvelle d'une telle gravité, nouvelle que je crois fautive, du reste, que j'ai cru de mon devoir de me présenter devant elle.

—Vous pouvez parler, et vous êtes tout excusé, Germain.

—Madame la comtesse doit connaître seule d'abord ce que j'ai à dire. Madame la comtesse communiquera ensuite cette fatale nouvelle quand elle le jugera convenable.

—C'est bien ; je passe dans le petit salon ; suivez-moi, Germain.

Comme Mme d'Hervart quittait sa brillante société, naguère si heureuse et si gaie, Marguerite tombait pâmée dans les bras de Mme de Souvré qui n'avait pour la consoler que des larmes et des sanglots.

Les deux malheureuses femmes avaient compris quel horrible malheur on venait annoncer.

CHAPITRE IX

A feu et à sac.

Ainsi que le poète Vergier l'avait écrit à La Fontaine, la consternation et le désespoir régnaient au château de Mme d'Hervart.

Nous avons raconté l'accident arrivé aux deux valets du marquis de Beaulieu et du comte de Souvré : leurs chevaux perdant pied à une coupure de la route, habilement dissimulée, s'étaient abattus et leurs cavaliers désarçonnés avaient roulé au loin dans les ornières.

Deux hommes de la bande de l'homme masqué, s'étaient aussitôt jetés sur eux et les avaient promptement expédiés, en leur enfonçant leur poignard dans la poitrine.

Le lendemain matin, les deux cadavres avaient été retrouvés au milieu du chemin, ainsi que nous l'avons raconté, par deux paysans de Livry, qui étaient allés tout effarés prévenir l'intendant du château de Bois-le-Vicomte, de la funèbre découverte qu'ils venaient de faire.

Celui-ci avait immédiatement transmis à la baronne d'Hervart cette sinistre nouvelle, qui n'avait été communiquée qu'avec les plus grands ménagements au duc de Beaulieu, père de Gaston, et à sa fille Marguerite, la fiancée de l'infortuné comte de Souvré.

Après la première explosion de douleur, après le premier excès de désespoir, on songea à organiser une bataille dans la forêt, pour voler au secours, s'il en était temps encore, des deux jeunes gentilshommes dont on

n'avait pas retrouvé les cadavres, et qui peut-être n'avaient été que victimes d'un rapt ou d'une séquestration.

Toute la maison avait été immédiatement sur pied. Valets, paysans, gens de service avaient été armés, et, bien qu'il fit presque nuit lorsque l'expédition fut organisée, la troupe, composée d'une quinzaine d'hommes, s'élança à travers les sentiers ; quatre porteurs de torches, à cheval, guidaient la marche.

On arriva bientôt à l'endroit où se trouvaient les corps rigides et froids des deux valets.

Ils étaient là, le front meurtri, par suite de la chute qu'ils avaient faite, la poitrine trouée et inondée de sang, éclairés fantastiquement par la lueur rougeâtre des torches, et présentant un aspect terrifiant. Aussi plus d'un homme de la troupe avait frissonné à la vue de cette scène lugubre, dans cette nuit funèbre, au milieu de ces bois si fatalement renommés.

Le duc de Beaulieu, qui, malgré son âge et sa douleur, s'était mis à la tête de l'expédition ne put retenir un sanglot, en voyant ces deux cadavres qui lui faisaient prévoir le sort de son malheureux fils, le marquis de Beaulieu.

—Monsieur le duc, lui fit observer un jeune homme, Brizot, son secrétaire, si les bandits avaient attenté à la vie de monsieur le marquis, on retrouverait son corps dans la forêt. L'absence de toute trace prouve que les misérables, qui ont assassinés les valets, se sont emparés de leurs maîtres pour obtenir une forte rançon.

—On l'aurait déjà demandée ! fit le duc avec une douloureuse incrédulité.

—Le crime est tout récent.

—Oh ! qu'ils prennent ma fortune !

—Que monsieur le duc ne promette pas trop, les bandits nous entendent peut-être.

—Allons, commanda le duc, que l'on relève les cadavres ; qu'on les attache sur les chevaux tenus en mains, et continuons notre exploration. Je veux poursuivre les brigands jusque dans leurs repaires les plus reculés.

Toute la nuit, les sentiers de la forêt furent visités, les taillis fouillés, les fourrés battus sur tous les points, les futaies sondées dans leurs plus impénétrables dédales. Rien ne fut découvert. On aurait dit que les hôtes sanginaires de ces sombres lieux avaient tout à coup disparu, et que la forêt était veuve de ses terribles habitants.

La troupe, en traversant quelques villages, n'avait aperçu que des figures effarées, apparaissant aux fenêtres des cabanes pour voir passer cette étrange chevauchée.

Vers le matin, lorsque la troupe, qui avait l'air d'un cortège funèbre, se dirigea vers le château de Bois-le-Vicomte, tous les visages étaient pâles et mornes de fatigue et de douloureuse déception, tous les corps affaiblis et frissonnants, et toutes les bouches muettes.

A mesure qu'elle s'approchait de la demeure de la baronne d'Hervart, la troupe du duc de Beaulieu entendait au loin des bruits étranges et des clameurs sinistres.

L'horizon se teignait de lueurs rougeâtres.

Le tocsin sonnait à pleine volée et jetait aux échos de la forêt ses appels désespérés.